

L'ŒUVRE

FONDATEUR : GUSTAVE TERY
9, RUE LOUIS-LE-GRAND (2^e arr.)
Adresse Télégraphique : ŒUVRE - PARIS

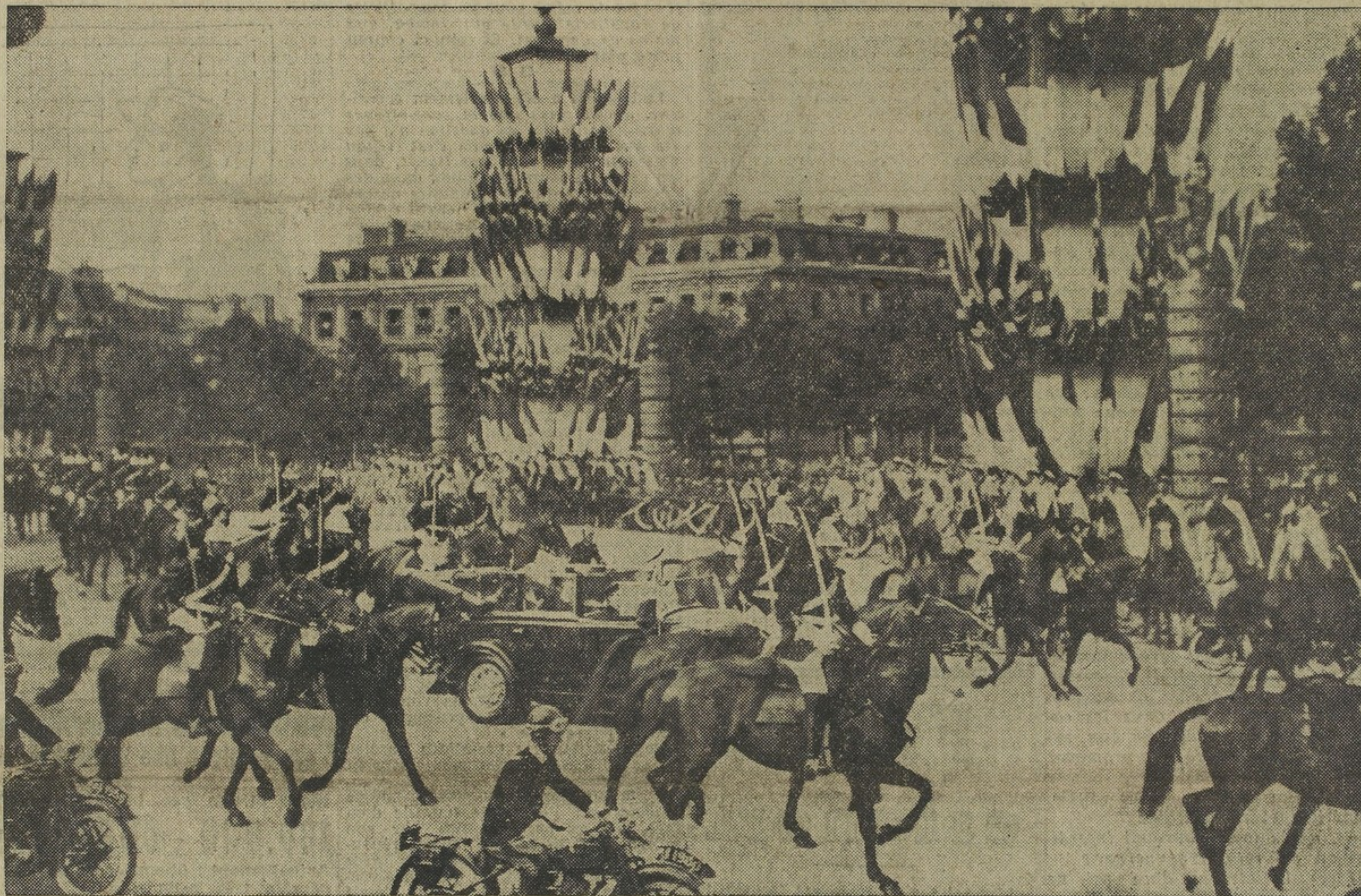
EDITION DE PARIS — 0 fr. 50
N° 8.327. — Mercredi 20 juillet 1938.

TEL. : OPERA 65-00
et la suite
CHÈQUE POSTAL N° 1046

Deux façons de parler.
Ou casser les oreilles de l'auditoire.
Ou se faire entendre.
La seconde est celle des démocraties.

PARIS A FAIT UN ACCUEIL TRIOMPHAL AUX SOUVERAINS BRITANNIQUES

Le couple royal
et sa suite
ont débarqué
à midi 30
à Boulogne-sur-Mer
où les a reçus
M. Georges Bonnet
A 16 h. 50, le train
spécial entrain
dans la gare
du Bois de Boulogne
salué
par les ovations
d'un peuple immense



LA VOITURE DES SOUVERAINS TRAVERSANT LA PLACE DE L'ETOILE

Des Champs-Élysées
au Quai d'Orsay
la foule
enthousiaste
a acclamé
les hôtes
de la France
Au dîner de l'Elysée
le roi George VI
et M. Albert Lebrun
ont échangé des toasts
chaleureux
à l'entente cordiale
et à la paix du monde

UN voyage officiel : le grand pavois, les hourras réglementaires, le train d'honneur, la revue des troupes, les présentations inscrites au protocole, la voiture découverte sans marchepied, et l'escorte de cavalerie... Oui. Mais aussi, lorsque deux chefs d'Etat se rencontrent, même en tenue de gala, des paroles, dument pesées, et qui engagent.

Or que se sont dit au juste hier soir, à l'heure des toasts, au dîner de l'Elysée, le président de la République française et le roi d'Angleterre ?

M. Albert Lebrun, qui reçoit, a fait une allusion très générale à la même conception des valeurs humaines qui a cours dans les deux pays, et aux grandes obligations qui s'imposent à l'un et à l'autre pour le maintien de la paix dans le respect de la loi internationale. George VI, dans sa réponse, n'a pas hésité à mettre quelques points sur les i.

Premier point : la France et l'Angleterre, dont les relations n'ont jamais été plus intimes, s'inspirent du même idéal. Et cet idéal s'appelle : démocratie et liberté.

Deuxième point : une telle profession de « foi politique » entraîne des responsabilités qui sont « lourdes ». Mais devant ces responsabilités, qui exigent à la fois des qualités de ténacité et de sagesse, il ne peut être question de se dérober.

Troisième point : pour la France et l'Angleterre, dont l'amitié n'est dirigée contre personne, le devoir pressant est de rechercher la solution des problèmes et des difficultés dans la voie de la coopération des peuples.

Dans tout cela, dira-t-on, il n'y a pas grand-chose de neuf ? On voudra bien convenir, tout de même, que dans un tel cadre et dans de telles circonstances, les déclarations du roi d'Angleterre s'imprègnent d'une certaine gravité.

C'est l'affirmation, solennelle, de la communauté des « buts de paix ». C'est la volonté hautement exprimée de consolider contre les risques extérieurs l'union des deux grandes dé-

mocraties européennes, non parce que leurs intérêts se rejoignent par hasard, mais parce qu'elles sont des démocraties.

Les paroles du roi George VI sont exactement celles que la France attendait.

Et l'immense acclamation populaire qui les a escortés hier dans Paris en fête, aura, sans doute, donné à nos hôtes le sentiment profond que devant les menaces étrangères, il n'y a plus qu'une France.

Le toast du Président de la République

Voici le texte du toast prononcé hier soir par le président de la République au dîner de l'Elysée :

Sire,
Je suis infiniment heureux d'être auprès de Votre Majesté et de Sa Majesté la Reine l'interprète des sentiments de sincère allégresse témoignés en ce jour par le peuple de France pour accueillir les Augustes Souverains de la Nation amie. Il met dans l'expression de ces sentiments d'autant plus de chaleur que, d'un cœur unanime, il a senti douloureusement les circonstances qui ont commandé l'ajournement du voyage de Vos Majestés.

Née d'une longue tradition d'estime réciproque et de respect mutuel, confirmée par un rapprochement constant de pensées et d'efforts, consacrée par les plus rudes épreuves, animée par un même idéal de liberté et de paix, l'amitié qui unit nos deux pays a acquis, au cours de son développement, la solidité que seuls peuvent donner une même conception des valeurs humaines et un égal souci d'affronter dans un large esprit de compréhension les divers problèmes de la vie nationale et internationale.

Scellée par Votre illustre grand-père, l'entente anglo-française a donné, sous le glorieux règne de Sa Majesté le roi George V, la mesure de son efficacité pendant la sombre période de la Grande Guerre ; par la suite, sa forme a pu se modifier, mais la solidarité qu'elle avait forgée au feu des batailles ne s'est jamais démentie quand il s'est agi de ramener plus de prospérité parmi les hommes et plus de concorde dans les cœurs.

Dans l'état de désarroi moral où se trouve le monde, de grandes obligations s'imposent encore à nos deux nations également éprises de progrès humains. Le maintien de la paix dans le respect de la loi internationale ne s'accomplit ni d'hésitation sur le devoir à accomplir, ni de relâchement dans l'effort quotidien. C'est vers

lui que toutes nos pensées intimentement unies doivent tendre de manière inébranlable.

Pendant son trop bref séjour parmi nous, Votre Majesté retrouvera, j'en suis certain, la fidélité du grand Paris au souvenir charmant gardé de la visite que lui firent, au temps de l'Exposition coloniale, LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'York. Elle y retrouvera aussi et surtout cet amour de la liberté allié au sens de la mesure et du dévouement au bien public qui a fait battre le cœur de la France au cours de son histoire et aujourd'hui avec d'autant plus de force qu'elle admire dans le peuple britannique son propre idéal et voit en lui un magnifique exemple de discipline consacré depuis des siècles au service de la Nation.

Votre Auguste présence ici constitue le plus haut et le plus précieux témoignage de cette volonté commune que fortifient chaque jour la confiance sympathique des deux pays et la collaboration étroite de leurs représentants. Plus que jamais la parfaite entente des deux peuples, féconde dans



— George VI a gagné l'étape Boulogne-Paris...

tous les domaines, apparaît comme un élément essentiel de sécurité et de concorde pour le plus grand bénéfice de la civilisation et de la paix ; aucune puissance ne saurait d'ailleurs en prendre ombrage, puisqu'elle n'est exclusive d'aucune autre amitié.

Je suis persuadé que Votre Majesté et son gouvernement s'efforceront, comme moi-même et le gouvernement de la République de donner à cette réalité vivante

un rayonnement toujours plus actif et plus bienfaisant.

Je forme ce vœu très sincère au nom de la France et je lève mon verre en l'honneur de Votre Majesté, de Sa Majesté la Reine, de Sa Majesté la reine Mary, des Princesses royales et de toute la famille royale.

Je bois à la grandeur et à la prospérité du Royaume-Uni et de la communauté des nations britanniques.

La réponse du Roi

Sa Majesté le roi, a répondu en ces termes :

Monsieur le Président,
C'est animé d'un sentiment de plaisir et de gratitude à la fois que je me lève pour répondre aux paroles de bienvenue si cordiales et si touchantes que vous nous avez adressées, à la Reine et à moi.

Nous sommes en pays de connaissance dans votre belle cité. C'est pour nous une vive satisfaction de consacrer notre première visite à l'étranger — depuis le début de notre règne — à Paris, la noble capitale de ce pays ami auquel la Grande-Bretagne est attachée par tant de souvenirs et de sacrifices communs.

La Reine et moi, nous sommes profondément émus de l'accueil que vous nous avez fait aujourd'hui.

Malgré le bras de mer qui nous sépare, nos deux pays ont vu inévitablement s'unir leurs destinées avec le passage des siècles ; et il nous serait maintenant impossible de rappeler une période où nos relations ont été plus intimes.

Dans le passé, les grands hommes de nos deux pays se sont montrés quelquefois assez lents à comprendre les qualités l'un de l'autre.

Mais il n'en est pas ainsi aujourd'hui.

Une collaboration longue et étroite a réussi à prouver que nous sommes inspirés par le même idéal.

Nos peuples ont le même attachement aux principes démocratiques qui conviennent le mieux à leur génie naturel, et nous nous inspirons de la même croyance dans les bienfaits de la liberté individuelle.

Nous sommes fiers de cette foi politique que nous partageons avec d'autres grandes nations. Mais nous nous rendons bien compte qu'elle entraîne avec elle de lourdes responsabilités. Or, à l'époque où nous vivons, cette foi exige de nous tous, à un degré

élevé, les nobles qualités d'une valeur et d'une force tenace et sage. En même temps, comme vous l'avez dit, monsieur le Président, notre entente n'a rien d'exclusif ; notre amitié n'est dirigée contre aucune autre puissance.

Au contraire, c'est le désir ardent de nos deux gouvernements de trouver, au moyen d'accords internationaux, une solution à ces problèmes politiques qui menacent la paix du monde, et à ces difficultés économiques qui entravent le bien-être humain.

L'action de nos deux gouvernements se dirige ainsi vers un but commun, celui d'assurer par une coopération véritable le bonheur des peuples.

Je vous suis très reconnaissant, monsieur le Président, de m'avoir offert l'occasion de souligner les liens d'amitié qui unissent la France et la Grande-Bretagne, et je suis réellement touché des souhaits que vous avez bien voulu exprimer pour la grandeur et la prospérité de mon pays et de mes territoires au delà des mers.

Je vous remercie en mon nom, en celui de Sa Majesté la Reine, de Sa Majesté la reine Marie, des Princesses et de toute la famille royale ; et je bois à votre santé, monsieur le Président, et à l'honneur et à la gloire de la France.

L'accueil de Paris

La France a réservé hier aux souverains britanniques un accueil inoubliable. On lira plus loin le récit détaillé de cette première journée de fête. Elle fut magnifique et émouvante. On savait que ce serait beau, fastueux et enthousiaste. Mais personne n'aurait osé imaginer cela. Nous pouvons être fiers de notre pays. Il a donné non seulement à ses hôtes royaux, mais au monde, un spectacle dont nous avons le droit de nous enorgueillir.

A peine débarqués à Boulogne ils avaient pu comprendre tout ce que la France sait mettre dans le mot « amitié ». Mais c'est à Paris surtout, lorsqu'ils sortirent de la gare du Bois de Boulogne, salués par leur hymne, par les vivats de milliers d'enfants et par l'envol d'une nuée de pacifiques colombes, dans ce cadre unique de verdure et de fleurs, que le roi George VI et la reine Elizabeth sentirent battre le cœur de notre nation.

Jamais une telle foule ne s'était portée sur les avenues que devait parcourir le cortège. Jamais on n'avait assisté à une telle manifestation d'enthousiasme. Le service d'ordre était littéralement formidable. Ce déploiement de forces, qui manœuvrèrent impeccablement, restera unique dans les annales de la République. Mais M. Langeron et ses collaborateurs, qui avaient assumé la tâche écrasante d'une telle organisation, avaient su donner toujours à ce gigantesque appareil assez de souplesse pour qu'en aucun cas l'élan d'un peuple en liesse ne vint se briser sur ses barrières. Applaudissant, acclamant le roi et la reine de la grande démocratie britannique, les Parisiens et tous ceux qui étaient venus de tous les coins de France se sentaient fraternellement unis dans cette fête de l'amitié. « Vive le roi ! Vive la reine ! », criaient-ils. Et cela signifiait : nous vous aimons parce que vous représentez, comme nous, un pays où l'on place au-dessus de tous les autres biens ces biens suprêmes qui s'appellent la paix et la liberté, et parce que nous savons que, plus que jamais, nous devons rester l'un à côté de l'autre pour les défendre.

C'est cela que semblait répéter la foule innombrable qui, toute la soirée, défila sur les boulevards, bruyante, joyeuse, creusant comme elle le pouvoir son lit sur les trottoirs, sur la chaussée, provoquant les embouteillages des autos et noyant les appels désespérés des klaxons et des trompes dans son grondement d'allégresse.

Voir en pages 4, 5, 6 et 8 :

Les compte rendus de nos collaborateurs sur le débarquement à Boulogne-sur-Mer l'arrivée à Paris et la réception à l'Elysée

LA VISITE ROYALE

(Suite de la sixième page)

La réception du corps diplomatique

Le roi George va maintenant recevoir en audience les membres du corps diplomatique.

Arrivés depuis quelques instants déjà, les diplomates se tiennent dans l'antichambre du rez-de-chaussée, où les habits et les uniformes se coudoient, cependant que les attachés militaires, navals et de l'armée de l'air rivalisent d'élégance dans leurs uniformes brillants.

Des huissiers viennent chercher les diplomates étrangers et les conduisent au premier étage, dans un salon d'apparat, où on les groupe, ambassadeurs et ministres étant rassemblés suivant leur ordre de préséance.

La porte s'ouvre à deux battants. Précédé toujours de deux huissiers, ainsi que le veut le cérémonial, le roi entre lentement. Il se tient alors au milieu de la pièce. Sir Eric Phipps, son ambassadeur à Paris, est à ses côtés et c'est lui qui présente au souverain ses collègues du corps diplomatique.

Les diplomates s'avancent. Le premier qui est présenté au roi George est Son Excellence le cardinal Valerio Valeri, nonce du Saint-Siège apostolique, qui est doyen du corps diplomatique.

Ambassadeurs et ministres le suivent. Le roi George serre des mains, à pour chacun un mot aimable, et lorsque le dernier diplomate lui a été présenté, l'audience est levée.

Lady Chamberlain et Lady Diana Cooper étaient invitées : seules, elles ne faisaient pas partie de la suite de Sa Majesté la reine.

Le spectacle est éblouissant d'esprit et il paraît beaucoup plaire à leurs Majestés. Il s'agit d'un impromptu de Sacha Guitry, composé en l'honneur des Majestés britanniques.

Les interprètes sont, outre l'auteur, MM. Trevor et Rivière, Mmes Dorziat, Delubac, Francell, Gaël, Lanvin, Saint-Cyr.

Sacha Guitry en personne, figurant Louis XIV, s'entretenant avec un ambassadeur d'Angleterre, lequel fait venir Lulli et les demoiselles de Saint-Cyr, et le tout finit par une improvisation sur le *God save the King*. On sait que leurs Majestés avaient émis le désir de connaître Sacha Guitry. Elles l'ont ainsi connu sous les traits de Louis XIV qui a paru les séduire particulièrement.

Après quoi, Mme Ninon Vallin, accompagnée par M. Reynaldo Hahn, a chanté des mélodies de Gabriel Fauré et de M. Reynaldo Hahn lui-même.

Enfin, MM. Bertin, Oux, Chambréul, Mmes Madeleine Renaud, Dalmès, Fromet, de la Comédie Française, interprètent *On ne saurait penser à tout*, d'Alfred de Musset.

Le corps diplomatique est là dans son entier. Toutes les autres personnes avec lesquelles nous avons pu nous entretenir ont déclaré que, de mémoire de doyen du corps diplomatique à Paris, on n'avait jamais vu une fête aussi splendide et aussi sobre à la fois, au Palais de l'Elysée.

Vers 11 heures, le spectacle touche à sa fin, et déjà les invités qui ne veulent pas attendre leurs voitures dans la cour de l'Elysée traversent à pied les énormes détachements d'officiers et de gardes républicains qui gardent les Majestés britanniques, l'arme au poing, sous le feu ravissant des grands projecteurs bleutés.

A minuit 35, leurs Majestés reparaissent au Quai d'Orsay, et admireraient, des balcons du premier étage, les fontaines lumineuses qui jaillissent sur la Seine en leur honneur.

La reine Elizabeth Grand Croix de la Légion d'Honneur

A l'occasion du voyage des souverains britanniques en France, la reine Elizabeth est nommée grand-croix de la Légion d'Honneur.

Sir Eric Phipps, ambassadeur d'Angleterre à Paris, a été élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'Honneur.

Le peuple de Paris envahit "ses boulevards"

Depuis longtemps, même aux plus beaux jours de l'Exposition, Paris n'avait connu aux Champs-Élysées et sur les Boulevards, une telle animation.

La densité de la foule qui descend des faubourgs pour admirer les décorations et tenter d'apercevoir les souverains à leur retour du dîner de l'Elysée était impressionnante, et la cohue indescriptible.

Les vagues compactes de joyeux promeneurs étaient telles, que la circulation fut pratiquement impossible dans presque tout Paris. De l'Etoile à la République, les rues étaient « noires de monde ».

La capitale était en liesse, et n'est-ce pas là, le plus bel hommage de sympathie qu'elle pouvait offrir à nos hôtes illustres ?

Il est d'ailleurs, dans les rangs épais de cette multitude qui noircit les trottoirs de nombreux sujets des souverains venus, eux aussi, pour affirmer en toute fraternité avec le peuple de France, leur ferveur patriotique et leur loyalisme envers nos illustres visiteurs.

Combien sont-ils, pressés les uns contre les autres, Anglais et Français mêlés qui s'interpellent sans toujours se comprendre, ébauchant des conversations qui tournent court et finissent par des rires ?

Il est impossible d'en donner un

Sont également élevés à la dignité de grand-croix : M. le duc de Beaufort, grand maître des écuries du roi ; le field-marshal Birdwood, aide de camp général du roi ;

A la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur : lord R. Airlie, chambellan de la reine ; six Alexander Hankey, secrétaire particulier du roi ; sir Ronald Ian Campbell, ministre plénipotentiaire de S.M. britannique.

Sont nommés au grade de commandeur : sir Eric Mieville, secrétaire-adjoint du roi ; sir Oliver Harvey, secrétaire particulier du secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères ;

Au grade d'officier : le capitaine Charles Lambe, écuyer du roi ; le capitaine Richard Streetfield, secrétaire particulier de la reine ; le colonel Beaumont-Nesbitt, attaché militaire près l'ambassade britannique à Paris ; le capitaine de vaisseau C. Swinton Holland, attaché naval près l'ambassade britannique à Paris ; le colonel D. Colyer, attaché de l'Air près l'ambassade britannique à Paris.

Avant la visite à Versailles

M. Jean Zay examine les dispositions prises

Versailles, 10 juillet. — M. Jean Zay, ministre de l'Education nationale, accompagné du directeur général des Beaux-Arts, M. Huisman et de M. Robert Billecard, préfet de Seine-et-Oise, s'est rendu, cet après-midi, au Château de Versailles, pour examiner les dispositions qui ont été prises, en particulier dans la Galerie des Glaces, en vue de la réception, jeudi prochain, des souverains britanniques.

Sur la proposition du préfet de Seine-et-Oise, le ministre de l'Education nationale a décidé qu'après le départ des souverains, le Parc de Versailles serait ouvert au public, jeudi, à partir de 17 h. 30 et les grandes eaux joueront à 18 h.

Par ailleurs, afin de faire participer la population versaillaise à la joie de la visite des souverains britanniques, le préfet a obtenu du ministre de la guerre l'autorisation que plusieurs concerts militaires seraient donnés sur différentes places de la ville de Versailles, jeudi, dans la soirée. L'un de ces concerts aura lieu à 17 h. dans la cour d'honneur de l'Hôtel de Ville de Versailles et sera donné par la troupe du 2^e tirailleurs algériens. L'emplacement et les heures des autres concerts militaires seront fixés ultérieurement.

Enfin, le gouvernement ayant décidé que les administrations publiques vacqueraient une journée à l'occasion de la visite de leurs Majestés britanniques, le préfet de Seine-et-Oise a fixé le jour de congé ainsi accordé au jeudi 21 juillet pour tout le personnel des administrations de l'Etat du département et des communes de Seine-et-Oise.

Le peuple de Paris envahit "ses boulevards"

Depuis longtemps, même aux plus beaux jours de l'Exposition, Paris n'avait connu aux Champs-Élysées et sur les Boulevards, une telle animation.

La densité de la foule qui descend des faubourgs pour admirer les décorations et tenter d'apercevoir les souverains à leur retour du dîner de l'Elysée était impressionnante, et la cohue indescriptible.

Les vagues compactes de joyeux promeneurs étaient telles, que la circulation fut pratiquement impossible dans presque tout Paris. De l'Etoile à la République, les rues étaient « noires de monde ».

La capitale était en liesse, et n'est-ce pas là, le plus bel hommage de sympathie qu'elle pouvait offrir à nos hôtes illustres ?

Il est d'ailleurs, dans les rangs épais de cette multitude qui noircit les trottoirs de nombreux sujets des souverains venus, eux aussi, pour affirmer en toute fraternité avec le peuple de France, leur ferveur patriotique et leur loyalisme envers nos illustres visiteurs.

Combien sont-ils, pressés les uns contre les autres, Anglais et Français mêlés qui s'interpellent sans toujours se comprendre, ébauchant des conversations qui tournent court et finissent par des rires ?

Il est impossible d'en donner un

chiffre, même approximatif. Autant vaudrait essayer de compter les épis dans un champ de blé.

Ils étaient arrivés, hier matin, de très bonne heure, pour être mieux placés...

Des drapeaux, il n'y en a pas seulement aux fenêtres et aux balcons. Il y en a partout : à l'avant des taxis, des voitures, des camions, des autobus — ceux du moins qui arrivent à se frayer un passage. Les bazars ont été dévalisés ; et les trois couleurs de France et d'Angleterre s'épanouissent dans toutes les mains.

Un peu partout des feux d'artifices furent tirés et lancèrent dans le ciel de magnifiques gerbes aux couleurs de l'Union Jack.

On dansa tard dans la nuit, aux carrefours illuminés, et on vida cornues et coupes à la santé du roi et de la reine d'Angleterre.

Comptes rendus de : Geneviève Tabouis, R. Danger, Jeander, J. Mengin, Y. Grossrichard.

Voir à la 8^e page.

LA CEREMONIE A BOULOGNE

deroierait pas. Quels seraient ses premiers mots à la foule lorsque prendrait l'heure de la Révélation ? D'abord : « Faites la Paix ! » Nul n'imaginait mieux. Mais il se murmura à lui-même : « La Paix entre les Nations, et non la Guerre. La Paix et non la Guerre entre les individus. La Paix dans la rue, dans l'atelier, dans la boutique. La Paix. L'Amour et la Paix. Moi, Sargon le Magnifique, je l'ordonne. Moi, Sargon, je reviens, après des siècles et des siècles, donner la Paix au monde. »

Une boutique l'attira. On y vendait des cartes géographiques. A la devanture s'élevait, bien en évidence, une carte de l'Europe après le traité de Versailles. Prix : 2 shillings 6 pence. Il se planta devant la carte. Le remaniement complet s'en imposait ; c'était là une partie de sa tâche. Puis il examina le reste de la montre. Derrière une carte de l'Europe était pendue une carte de la montre. Derrière une carte de la montre, un univers sans en avoir la carte. Ou bien l'on risquerait d'en oublier de grandes parties. Une mappemonde ne serait-elle pas préférable ? Mais une carte pouvait être embrassée d'un coup d'œil ; sans compter qu'elle est plus portative. Qui plus est, la boutique ne semblait pas avoir de mappemonde à vendre, et il ignorait où s'en procurer une. Il entra et acheta la carte murale. L'instant d'après, il repartait dans Kingsway, tenant sous son bras un rouleau de quatre pieds de long. Il

Il avait fait emplette non pas d'un second feutre gris à ruban noir, mais d'un feutre exceptionnel, à larges bords, tel qu'il eût pu le choisir un artiste ou un homme de lettres. Un chapeau tout différent de celui qu'aurait choisi Albert-Edouard Preemby le refoulé, l'indécis ; un chapeau bien plutôt du genre Sargon, sans être tout à fait du genre Sargon pur ; il impliquait un soupçon de déguisement, un déguisement plus manifeste. Le bord lui tombait sur le sourcil. En vous regardant, de-ci de-là, aux glaces des devantures et aux autres miroirs de rencontre, vous pouviez voir maintenant une ombre de mystère s'étendre sur deux yeux bleus pleins de rêve.

Sargon prit la direction de l'est, vers Aldwych, et s'engagea ainsi dans Kingsway, tantôt lorgnant les vitrines, tantôt dévisageant les passants.

Aujourd'hui, il était l'Inconnu. Rares étaient ceux qui le regardaient deux fois. Mais on ne tarderait pas à le reconnaître ; alors, toute cette foule qui le couvoyait indifférente serait comme magnétisée sur son passage, et d'un seul mouvement, se retournerait vers lui. Tous le salueraient, chuchoteraient, s'émouvraient. Et il devait se tenir prêt à leur intention, prêt à guider dorénavant leurs destinées. Il ne s'agissait pas de rester là tout interdit, de faire « Heu... » en cherchant à rassembler ses idées et de se râcler la gorge, « hrrmp ».

Terrible responsabilité que celle qui lui incombait. Mais il ne s'y

SPO R T S

CYCLISME

LE TOUR DE FRANCE SE TRAINE SUR LA COTE D'AZUR :

Bartali et Vervaecke occupent les mêmes positions

Lundi, les coureurs du Tour de la veille, Cosson prend la troisième place en remplacement de Viessers de venant ainsi chef de file de l'Equipe de France.

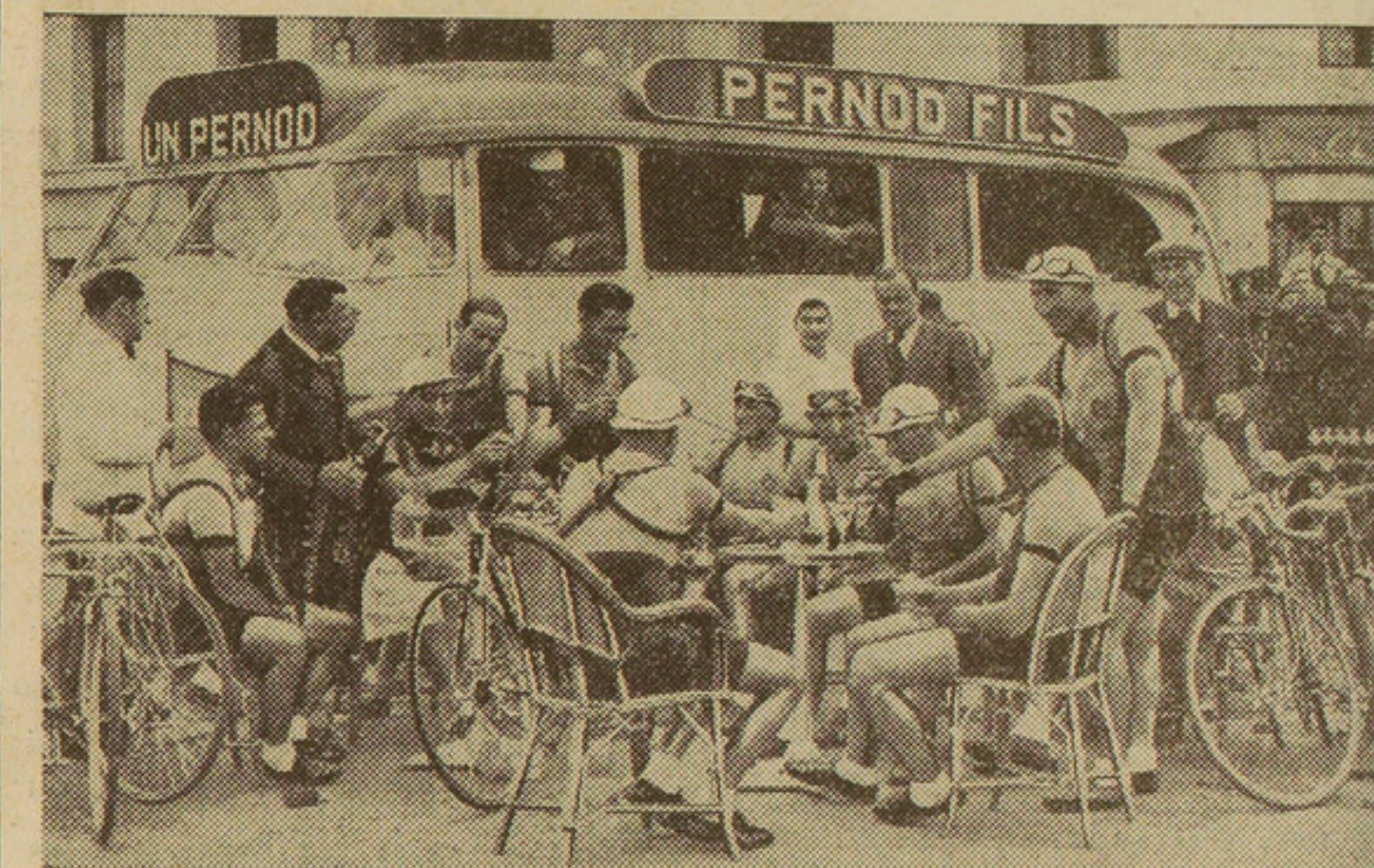
Désormais, tous les Français doivent aide et protection à ce jeune coureur qui pour son second tour de France se comporte très bien.

Arrivée à Cannes

1. Frechaut les 199 ms en 6 h. 35 min. 26 s. ; 2. Yvan Marie à 1 long. ; 3. Leducq ; 4. Vicini ; 5. Tanneveau ; 6. Mallet ; 7. Giallo ; 8. Bourlon ; 9. M. Clémens ; 10. Cosson ; 11. Fontenay ; 12. Canardo tous même temps ; 13. Middelkamp 6 h. 38 m. 48 s. ; 14. Berrendo ; 15. P. Clémens ; 16. Bernadoni ; 17. Nalze tous même temps ; 18. Vervaecke 6 h. 40 m. 6 s. ; 19. Bartali ; 20. Viessers même temps.

Classement général

1. Vervaecke 75 h. 43 m. 43 s. ; 2. Bartali 75 h. 40 m. 28 s. ; 3. Cosson 75 h. 52 m. 28 s. ; 4. Mathias Clémens 75 h. 54 m. 38 s. ; 5. Viessers 75 h. 53 m. 13 s. ; 6. Giallo ; 7. Disseaux ; 8. Yvan Marie ; 9. Magne ; 10. Mallet, etc.



L'EQUIPE DES CADETS DE PERNOD

Au centre, Leducq, auquel ses valeureux efforts ont valu le maillot jaune

Drame passionnel près d'Orléans

Orléans, 19 juillet. — Un drame passionnel s'est déroulé à Fourneaux, commune de Saint-Ay (Loiret). Depuis la mort de son mari, il y a six ans, Mme Lucienne Fouquet, âgée de 43 ans, demeurant à Neuville-aux-Bois, était devenue la maîtresse de son beau-fils, André Fouquet, âgé de 34 ans.

Au mois de mars dernier Fouquet quitta sa belle-mère pour aller vivre à Paris avec une jeune femme.

Lundi soir, apprenant que le couple était venu passer quelques jours au bord de la Loire, à Fourneaux, Mme Fouquet s'y rendit, et, rencontrant son ami sur la route, eut une discussion avec lui et le blessa très grièvement de deux coups de revolver.

L'état du blessé est désespéré. Quant à la meurtrière, elle a été arrêtée aussitôt.

BREF

Daz. — A Rion-des-Landes, M. Germain Brazillier, chauffeur à l'usine industrielle du Bois, s'étant aperçu qu'un commencement d'incendie couvrait dans la toiture, près de sa machine, grimpé dessus. Mais celui-ci s'étant effondré, le malheureux tomba, la tête la première, sur le sol, se tuant net.

Bourges. — A un carrefour de routes, près de Soye-en-Septaine, une voiture de livraison conduite par Mme Lanoue, boulangère, a plié, s'est entrée en collision avec une autre automobile. La voiture de Mme Lanoue s'est renversée, Mme Marie Lanoue, âgée de 60 ans, grièvement blessée, a succombé à l'Hôtel-Dieu où elle avait été transportée.

L'affaire des réformes frauduleuses de Marseille

Marseille, 19 juillet. — A la suite des interrogatoires d'aujourd'hui, M. Ducep de Saint-Paul, juge d'instruction chargé de l'affaire des réformes frauduleuses, a maintenu à sa disposition trois réformés : un ajusteur, un scieur de bois et un électricien. Ils avaient versé 200, 300 et 500 fr. pour se faire réformer et, niant des faits qui sont prouvés, ont déclaré avoir été réformés régulièrement, par des médecins militaires.

Les dix autres réformés interrogés, qui ont reconnu les faits, ont été laissés en liberté.

Les investigations policières se poursuivront jusqu'à l'épuisement de la longue liste des « clients » de l'inculpé Prunier ; l'instruction sera donc encore très longue.

Grève générale aux mines d'Anzin

Lille, 19 juillet. — A la suite de la réunion tenue ce soir à Denain, le syndicat confédéré des mineurs du bassin d'Anzin a décidé pour demain matin la grève générale des 15.000 ouvriers de la profession.

Cette grève risque d'avoir de très graves conséquences, car des usines métallurgiques importantes, alimentées en gaz par les mines d'Anzin, vont se trouver dans l'obligation d'arrêter leur travail. Si mille ouvriers sont, de ce fait, menacés de chômage.

Mais bien que, s'il en jugeait par les écrits vert foncé et argent pendus aux fenêtres de rez-de-chaussée, tout Bloomsbury proposât au sans-logis l'abri et la subsistance, le Nouveau Maître du monde ne trouvait rien moins que facile de se procurer la simple chambre dont il avait besoin pour son usage personnel. Pendant plus d'une heure, il visita l'une après l'autre des maisons grises, frappant aux portes, planté sur des perons, enfilant des couloirs, foulant des légers immémoriaux, demandant le logement annoncé, l'inspectant, s'enquérant du prix et suscitant des méfiances de plus en plus apparentes.

Il eût désiré connaître mieux la technique du jeune. Suspendait-il simplement ses repas ? Ou bien fallait-il observer des précautions, se soumettre à des rites ? Mais cela, il s'en occuperait plus tard. Il avait d'abord à trouver la chambre tranquille, le coin caché qui serait le lieu de son ultime préparation.

Il fut bientôt dans Bloomsbury, parmi les pâtés de maisons grises dont chacune vous offre, sur un élégant écriteau pendu à la fenêtre, tantôt un appartement, tantôt une chambre et le petit déjeuner. Ici encore, ce sont des maisons maudites ; là, plus modestement, une pension de famille. Ce que cherchait M. Preemby ne pouvait pas ne pas être là : une simple chambre au milieu de son peuple qui ne se doutait de rien, une simple chambre garnie.

Mais bien que, s'il en jugeait par les écrits vert foncé et argent pendus aux fenêtres de rez-de-chaussée, tout Bloomsbury proposât au sans-logis l'abri et la subsistance, le Nouveau Maître du monde ne trouvait rien moins que facile de se procurer la simple chambre dont il avait besoin pour son usage personnel. Pendant plus d'une heure, il visita l'une après l'autre des maisons grises, frappant aux portes, planté sur des perons, enfilant des couloirs, foulant des légers immémoriaux, demandant le logement annoncé, l'inspectant, s'enquérant du prix et suscitant des méfiances de plus en plus apparentes.

(A suivre.)

Feuilleton de l'Œuvre. — 20-7-38 (42)

H.-G. WELLS

LE PÈRE DE CHRISTINE-ALBERTE roman

Traduit de l'anglais par LOUIS LABAT et MAUR TRIOLLET

LIVRE DEUXIEME

Le monde rejette Sargon, roi des rois

CHAPITRE PREMIER

INCOGNITO (Suite)

Plus de ces improvisations ! Non. Plutôt se faire d'abord une règle de conduite.

La Puissance qui l'avait rappelé au monde, qui avait réveillé en lui la conscience de son identité réelle et de sa mission, ne manquerait pas de lui envoyer très vite un auxiliaire, un partisan éclairé, qui le reconnaîtrait. Car, bien entendu, il devait ressembler à son ancien personnage de monarque : il avait bien reconnu Preemw sous les traits de M. Hockleby. Tout en pesant cette idée, il porta la main à sa moustache et, la tortilla pensive-

ment. Il était, à vrai dire, déguisé. Pour le moment ?... Pour le moment il devait envisager ses possibilités, déterminer l'état d'esprit des gens, s'instruire de leurs besoins particuliers et de leurs misères. Il pouvait aller et venir incognito parmi son peuple, tel Haroun-al-Raschid.

— Haroun-al-Raschid ! murmura Sargon en levant les yeux vers lord Nelson et en le saluant d'un signe amical. Haroun-al-Raschid ! Plût au ciel que j'eusse de l'or plein les poches ! Mais cela, c'est l'affaire de demain. Cet homme... comment donc s'appelait-il ?... ce Preemby possédait quelque part un compte en banque.

Le tâtait sa poche intérieure. Le chèque était toujours là. On signait les chèques « A. E. Preemby ». Etrange, mais réel. Cet A. E. Preemby avait joué le rôle d'une chrysalide. Restait toujours son magot.

Dans le Strand, Sa Majesté entrevoit son reflet à la vitrine d'une boutique. Ses cheveux étaient quelque peu défaits, ce qu'il détestait. Il entra chez un chapelier dont l'étalage s'offrait à point nommé, et il acheta un chapeau.

Pour payer, il tira son porte-billets de sa poche. Geste opportuniste et rassurant, car le porte-billets ne contenait pas moins de sept livres. Il les compta avec satisfaction. Sa note réglée à Tunbridge, il s'était réapprovisionné à la banque. Il hésita s'il ferait largesse au marchand et s'abstint.